

Le feuilleton : les prunes à la Benoîte : [1ère partie]

Autor(en): **Vallotton, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LES PRUNES A LA BENOÎTE

AU-DESSUS du village de Chavenier, déchirant la côte de son égratignure claire, monte un sentier. Ce sentier grimpe allègrement jusque chez la Benoîte; puis il part plus haut, zigzague un peu entre les sapins et arrive enfin, en une demi-heure, à une maison foraine, la maison de la veuve Paquin. Cette maison, les gens l'appellent la Combe au Roc. Elle est triste. Elle inspecte le pays lointain de sa façade nue, arrête le vent inquiet qui passe et semble un pèlerin perdu en l'immensité des bois jurassiens. C'est donc là qu'habite la mère Paquin, veuve mélancolique et vigilante, trois vieilles tantes mystiques et un fils de vingt-cinq ans, nerveux, choyé et pieux. Ce fils est de la Tempérance, — le père Paquin buvait ferme, dit-on, — de l'Ecole du dimanche, de l'Union chrétienne, du Chant sacré, des Missions...

— De tout, affirme la Benoîte, sa plus proche voisine, de tout !... excepté du bon Dieu !...

Benoîte et Paul Paquin nourrissent en effet l'un pour l'autre une haine plus profonde que le lit du torrent. La vieille a giflé bien des fois le garçon quand il remontait de l'école, jadis, parce qu'il avait arraché une plante du jardin, emporté un pieu de la barrière, ouvert la porte du poulailler ou commis quelque autre coquinerie...

— Le vilain petit saint ! s'écriait alors la Benoîte ; et, au travers des années, son opinion n'a pas varié.

Paul Paquin en veut à la vieille de ces souvenirs. Et puis il l'a prise sur ses cornes : elle est si différente de lui, si folle, si laide, et catholique, par-dessus le marché !

Cependant les deux ennemis se voient peu. La Benoîte se terre en sa maison, une vraie tanière de renard adossée et carrée à la roche, protégée du vent du nord par une formidable épaulée de terre et de bois qui grimpe à pic, de l'autre côté.

Les enfants du village, ces petits baromètres de l'opinion publique, sont avec Paul Paquin. Ils éprouvent à l'endroit de la Benoîte une suspicion mêlée de terreur ; son œil de lynx les effraie et quand la vieille, le soir, traverse la place pour remonter chez elle, ils l'accompagnent de loin, chantant à tue-tête :

*La Benoîte !... La Benoîte !...
La Benoîte rentre à sa boîte !...*

Le torrent mêle son grondement au vain bruit de la chanson. Ça fait aux oreilles de la vieille : « La Benoîte !... hou !... La Benoîte !... hou, hou ! »

Benoîte reste calme, mais son âme cachée a un petit frisson. Elle redoute les esprits. Aussi, la porte de sa masure fermée, elle pose son bâton en un coin, puis se signe d'un doigt pointu pour conjurer les mauvais sorts.

C'est tout au plus si trois personnes passent, chaque jour, devant chez Benoîte. Quand elle reconnaît le pas sec de Paul Paquin, elle avance son front hérissé de cheveux blancs, derrière sa vitre. Et tandis que Paquin détourne hâtivement sa petite tête d'oiseau, elle vrille sur la silhouette falote de son ennemi des yeux bleu de lin, brillants comme le feu.

Pour se venger, Paquin fait courir le bruit, par le village, que la vieille part en maraude, la nuit, et qu'elle ramasse bien, à ce métier, deux sacs de pommes et de noix, au bord du ruisseau ou sous les arbres des Jalliet. La Benoîte ne se disculpe guère. Elle préfère le silence, et surtout les heures de maraudage nocturne, la chanson de l'eau douce et peu profonde, les noix blondes emportées par le courant, dansant la ronde parmi les remous frangés d'écume, les pommes parfumées dormant sous l'herbe courte semée de col-

chiques, la paix religieuse de la nature lui livrant enfin ses trésors...

Un soir, assez tard, la Benoîte remonte chez elle chargée d'un prunier à peu près de sa hauteur. Elle l'a déraciné au pied d'un vieil arbre de par en bas, et la coquine est fière de sa trouvaille, car, pour elle, pauvre, c'est une acquisition qui a son prix... Et elle pioche, plante et arrose jusqu'à minuit. Alors elle lève les yeux au ciel et dit avec ferveur :

— Chance, viens !... Bocon, va-t'en !...

Puis elle va se coucher, ayant conjuré le sort pour son jeune protégé qu'elle aime déjà comme un fils.

Les jours et les semaines suivantes, quand quelque commère s'arrête sur le sentier, c'est du prunier qu'on parle. Benoîte se carre, un pied dépassant le bord de la robe courte, dans une attitude de vieille déjetée par le travail, ses bras desséchés toujours en mouvement, son menton agressif pointe en avant.

— Regardez-moi ça ! dit-elle. C'est magnifique, ce prunier... Ça pousse, ça pousse tout le temps... Ce sera le plus beau du village, vous allez voir...

Et elle enfonce ses yeux dans ceux des vieilles; elle les embobeline, les suggestionne, se rapproche encore, grattant sa tignasse d'étope blanche avec l'aiguille brillante du bas qu'elle tricote.

— Savez-vous, ajoute-t-elle à voix basse, avec quoi je l'ai fumé?... Je prends les rames de mes pommes de terre, je les brûle dans mon fourneau, je ramasse la cendre, et c'est ça que je lui ai donné. Pardine !... c'est pour ça qu'il est si tellement beau. Voyez-vous, je l'ai nourri, planté, échenillé, protégé du soleil, empaillé le premier hiver, tout, il me doit tout... Je vous dis : j'y ai fait tout ce qu'on peut faire à un arbre... Aussi, il pousse tout le temps... C'est incroyable !...

Deux ou trois ans n'passèrent. Enfin, un beau printemps, le prunier se couvrit de fleurs délicates.

C'est à croire, affirmait la Benoîte, quand on le considère d'un peu loin, que j'ai étendu dessus un drap blanc.

L'arbre fructifia. Les prunes remplirent la bouche de Benoîte d'une eau de convoitise, mais elle voulait les manger quand elles seraient « bien mûres », les savourant, en attendant, des yeux et du nez. Et elle disait volontiers :

— Je vous dis ! La nuit, quand je me réveille, et que le vent porte bien, je les sens depuis mon lit que je ne peux plus me rendormir.

Il faut croire que la vieille exagérait et qu'elle dormait en réalité comme une souche, car, par une nuit sans lune, une main criminelle alléga le jeune et vaillant prunier de ses fruits.

A cinq heures du matin, c'était un dimanche, Benoîte ouvrit largement sa porte au soleil qui entra, tout de go, paré comme un grand seigneur. Tout respirait la paix et le repos. Heureuse, rejetant ses cheveux dépeignés sur les oreilles pour mieux voir, la Benoîte regarda son arbre... Misère ! il était bien là, avec son tronc lisse et ses rameaux encore verts, mais il paraissait tout nu et très triste. Deux ou trois prunes mal venues l'ornaient seules, en dérision... Les yeux plissés, la bouche ouverte, les mains tremblantes, Benoîte crut à une hallucination. Lentement, elle alla jusque sous l'arbre. Elle tourna autour deux fois. Et puis elle rentra dans sa cuisine où elle s'assit, sans force.

D'une semaine elle ne put rien manger, ou presque. La fièvre lui brûlait le sang. Il lui prenait des dérangeaisons de grimper jusqu'à la Combe au Roc, d'étrangler net le Paul Paquin, ou encore de mettre le feu à sa grange, derrière la maison. Car c'était lui, elle en était sûre, qui lui avait « levé » ses prunes : la haine le lui affirmait, la haine qui battait dans sa maigre poitrine, à grands coups, comme un oiseau noir, un oiseau noir qui la mangeait vivante.

Ah ! elle goûta de tristes jours.

¹ Malchance.

Et quand les vieilles, par-dessus la barrière, lui demandaient d'un air gourmand :

— Et les prunes ? Elles étaient bonnes, Benoîte ?

Elle répondait, figée, les nerfs en corde, la bouche en rictus :

— Excellentes !

Puis elle ajoutait, pour rester dans son rôle :

— Juteuses comme tout !... Du miel, quoi !

Alors, elle avalait sa salive, car elle avait la gorge sèche.

Et les vieilles, sur le chemin du retour, épiloquaient entre elles :

— Elle se casse, la Benoîte... Elle vient vieille... Il faudra se veiller, cet hiver, de ne pas la laisser « passer » toute seule.

...L'automne aigre vint, les feuilles de l'arbre tombèrent, et son écorce, de brillante, se fit mate, car la sève se retirait. Très occupée, Benoîte courait les forêts pour trouver des pives, du bois mort, de qui passer son hiver au chaud. Le soir elle était harassée, ébouriffée, tragique, et se couchait tôt.

(A suivre).

B. Vallotton.

Dans un salon. — Savez-vous l'âge de Mme C... ?

— Certainement. Il y a deux ans elle avait trente-sept ans. L'année dernière, elle n'en avait plus que trente-six ; par conséquent, cette année, elle doit en avoir trente-cinq.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Le Chanteur Inconnu », magnifique production de Tourjansky, passe au Bourg cette semaine.

« On ne peut contenter tout le monde et son frère », regrette La Fontaine, le meunier, son fils... et l'âne. Que soient contredits le Bonhomme et son trio fameux : voici un film d'une qualité si haute qu'il atteindra les publics les plus divers. Lucien Mura-tore n'est pas seulement l'artiste auquel nous devons tant de rares émotions musicales : son jeu dramatique, sobre et net en fait un acteur de premier ordre.

Simone Cerdan est charmante, faible et tendre. La drôlerie de Jim Gérald, sa jovialité exempte de grossièreté, sont tout au long de ce film émouvant, une diversion salutaire.

C'est un film Osso entièrement parlé et chanté en français.

Pour la rédaction
J. BRON, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

TAVANOL

la meilleure huile
contre les taons.

Produit d'une efficacité
remarquable n'occasionnant
ni la chute du poil,
ni écorchures.

DEPÔT GÉNÉRAL :
DROGUERIES RÉUNIES
LAUSANNE

En vente
partout.
le flacon

fr. 1.-



GRANDS MAGASINS
INNOVATION
RUE DU PONT LAUSANNE